

Le « Radeau » du canal

Hélène pose son vélo contre la grille et pousse le portillon qui grince. Elle grimace. Henri n'aurait jamais laissé un tel bruit perturber la quiétude du canal. Le jardin a beaucoup souffert. Des herbes folles envahissent les hortensias bleus. La glycine masque une partie de la façade. Son tronc tortueux est devenu monstrueux. Trente ans déjà que Jeanne l'a planté contre la maison. Hélène se souvient de ce jour ensoleillé où ils ont trinqué à la longue vie de la glycine. Celle-ci est toujours là, mais plus Jeanne.

La porte est entrebâillée. Hélène la pousse et hume une délicieuse odeur de café. Jean l'a devancée. Elle regrette de ne pas avoir fait plus vite. Elle aurait aimé s'y retrouver seule quelques instants. Le temps de se souvenir des bons moments. Des mauvais, il y en avait eu si peu. Assis au bout de la longue table de campagne, Jean a les bras croisés, le dos raide, la pipe posée près de sa tasse dont il regarde le fond, perdu dans ses pensées. Y cherche-t-il la réponse à la question qui les réunit aujourd'hui ?

Le bonjour d'Hélène le fait sursauter. Il se lève, un peu gauche. Il semble gêné d'être surpris, là tout seul. « *Excuse-moi Hélène, je ne t'ai pas entendu arriver. Tu veux du café ?* » demande-t-il en l'embrassant. « *Bien sûr que j'en veux de ton café, il sent toujours aussi bon.* » Il lui tend une tasse qu'elle boit, appuyée contre le mur. Jean se rassoit et le silence retombe. On n'entend plus que le chant de l'eau chutant de l'écluse. Ce bruit qui l'a tant bercée lorsque l'été, ils dormaient les fenêtres ouvertes.

C'est Jean qui avait déniché cette maison près de l'écluse. Ni trop près du village, ni trop loin. Assez loin pour que le bruit ne fasse pas jaser, assez près pour s'y rendre à vélo. La première règle d'or fixée par Jean. Nul ne viendra ici par d'autres moyens de locomotion que le deux-roues et sans moteur ou sur ses deux jambes. Rien ne devait troubler ce havre de paix que les rires et la musique. Et des rires, il y en avait eu. Hélène se souvient comme d'hier, ce jour de printemps, il y a bientôt 30 ans, où Jean leur avait proposé un pique-nique sur le bord du canal. Il y avait Henri et Paule, Fanch et Jeanne, Jean et Soizig, Jacques et Madeleine et bien sûr son Pierre. Il faisait beau, l'aubépine était en fleur. Hélène avait aperçu un martin-pêcheur filer sous les arbres.

Jean roulait en tête, sifflotant. Il n'avait pas voulu dire où il les emmenait. Il avait son air espiègle qui lui allait si bien. Il s'était arrêté près d'une écluse. Une très belle écluse, avec une petite île que l'on pouvait rejoindre en franchissant les portes éclusières. Ils avaient posé leurs vélos contre la grille rouillée d'une petite maison abandonnée et rejoins Jean qui installait le pique-nique, sur la petite île à l'ombre d'un saule pleureur. Il avait sorti une bouteille de champagne du panier et ils s'étaient tous interrogés du regard. « *On fête quoi ?* » avait demandé Jacques. Jean s'était légèrement détourné un demi-sourire aux lèvres. Puis, il avait fait un petit geste de la tête et tous avaient tourné leur regard vers la maison. On aurait entendu une mouche voler. C'est Pierre qui avait rompu le silence. « *Y-a du boulot mais je suis partant* », avait-il lâché. Madeleine avait poussé un petit cri en mettant la main sur sa

bouche. Jeanne avait posé la tête sur l'épaule de Fanch, un sourire aux lèvres. Henri avait claqué ses deux mains et pris Paule dans ses bras. Pierre avait levé son pouce en direction de Jean et Soizig avait glissé sa main dans celle de son homme qui tenait toujours sa bouteille de champagne dans l'autre. « *Tu comptes nous la servir tiède ?* » s'était exclamé Jacques.

L'idée était née au Noël précédent. Comme tous les ans, ils l'avaient fêté tous ensemble. Cette fois, c'était chez Jacques et Madeleine. Les enfants courraient partout et ils s'étaient sentis à l'étroit et puis, ils avaient dû une fois de plus déménager une grande partie des meubles pour pouvoir danser. « *Et si on achetait une maison pour faire la fête* », avait alors lancé Jeanne. Une boutade qui avait fait son chemin.

Ils firent le tour de la maison, poussèrent la porte qui ne tenait plus que par un gond. Il y avait du boulot. Mais Fanch était maçon, Jacques menuisier et Pierre électricien. Trois mois plus tard, ils passaient devant le notaire. L'été fut un grand chantier ponctué de nombreuses fêtes. Jacques sortait son accordéon, Madeleine son violon et ils dansaient jusqu'au bout de la nuit. Ils avaient abattu toutes les cloisons du rez-de-chaussée, conservé les deux cheminées et fait un immense dortoir à l'étage. Henri et Jeanne s'étaient attelés au jardin et malgré les récriminations de Fanch qui craignait pour son mur, avaient planté une glycine à gauche de la porte d'entrée. Quant à la grille, une fois bien dérouillée, il fallut en choisir la couleur. Paule la voyait bleu marine, Fanch l'aurait aimée rouge chinois, Madeleine aimait le vert anis et Pierre avait proposé du noir pour accompagner les volets gris pâle. « *Et pourquoi pas rose* », avait émis Soizig. « *Oh non, pas rose !* » s'étaient-ils tous écriés, sauf Jean qui avait regardé avec beaucoup de tendresse sa douce Soizig.

Après une longue discussion, il avait été décidé qu'on changerait de couleurs tous les sept ans, comme de Président. Cela tombait bien on arrivait à une année électorale. « *Et si c'est le même Président qui est élu, on garde la même couleur* », s'était inquiétée la petite Camille, la fille de Jacques et Madeleine. Il fut décidé de changer de couleur quel que soit le résultat des élections. Le calendrier fut tiré au sort par Emma, la fille de Fanch et Jeanne, et tous, ou presque, ressentirent un certain soulagement quand le rose resta le dernier dans le chapeau de Pierre. Ils attaquèrent par le rouge chinois qui ne manqua pas de provoquer quelques commentaires au village.

Et des commentaires, il n'en manquait pas. Acheter une maison pour faire la fête n'était pas vraiment dans les mœurs du coin. Et les ragots allaient bon train. Le dernier en date s'interrogeait même sur les origines du petit Yann, le dernier d'Henri et Paule. Mais les copropriétaires du « Radeau », comme l'avait baptisé Jean sans susciter la moindre discussion cette fois, se moquaient bien des ragots. Leur amitié ne s'en trouvait que plus solide.

Le « Radeau » résista à tous les rendez-vous. Les anniversaires succédaient aux anniversaires. Les Noëls aux premiers de l'an. Les diplômes des enfants s'arrosaient comme les voitures neuves et les coups gagnants au PMU. Le spécialiste, c'était Jacques. Il récoltait

les mises de chacun et allait parier le dimanche matin. Chaque gain était mis dans la cagnotte du « Radeau » et servait à l'embellir et à trinquer à sa longue vie.

A l'initiative d'Hélène, ils se mirent aussi à fêter les saisons. Cette fois, chaque couple pouvant introniser deux autres invités. Un rituel qui avait son franc succès.

Rien n'était venu ternir la vie du « Radeau » pendant de nombreuses années. Ils avaient même surmonté le départ de Madeleine qui avait pris son violon pour jouer d'autres musiques avec un autre Jacques. L'accordéon s'était tu un moment, mais pas trop. Le vrai premier coup dur, ce fut quand Jeanne abandonna sa glycine, il y a deux ans. Le lendemain de la fête du printemps. Elle avait ri et dansé et ne s'était pas réveillée. Le cœur avait dit le médecin. C'est Fanch qui avait poussé tout le monde à refaire la fête. « *Pour elle. Elle n'aurait pas aimé que l'on s'arrête là, à cause d'elle. Elle aimait tellement la vie.* » Alors, ils avaient recommencé en levant, à chaque rendez-vous, leurs verres à la mémoire de Jeanne.

Mais quand Soizig avait eu la mauvaise idée de suivre le même chemin, il n'y eut plus personne pour ranimer le « Radeau ». Ils se voyaient bien toujours mais pas tous ensemble. Jean avait fait une dépression et était parti plusieurs mois chez Patrick, son fils aîné. Jacques avait reposé son accordéon souffrant d'arthrose dans les mains. Henri ne descendait plus au canal s'occuper du jardin, il avait déjà assez de mal à entretenir le sien. De temps en temps, les enfants empruntaient les clés mais personne n'allait voir ce qu'ils en faisaient.

A son retour, Jean avait lâché le mot que personne ne voulait entendre : « Vendre ». Personne n'y fit d'abord écho, puis Fanch approuva. Jacques n'était pas contre, d'autant que Camille, qui venait de divorcer, avait besoin d'un peu d'argent pour se réinstaller. Henri n'y descendrait plus et Paule, bien que nostalgique, ne s'y opposerait pas. Quant à Hélène, elle ne voulait pas en entendre parler. Pierre, lui, ne voulait se fâcher avec personne et suivrait la majorité. Un prix avait été fixé.

La semaine dernière, Jean avait appelé. Il avait un acheteur. Il était d'accord pour le prix. Il fallait décider.

Hélène regarde Jean se resservir du café. Elle lui en voulait en enfourchant son vélo et en pédalant le long du canal. Elle avait mis un point d'honneur, malgré ses 70 ans, à respecter la règle d'or du « Radeau ». Mais en le regardant, là, vouté, perdu dans ses pensées, elle comprenait sa douleur. Pour lui, le « Radeau » sans Soizig, ce n'est simplement plus possible.

Elle entend le bruit des freins la première. Ils tournent la tête et aperçoivent Paule qui pose son vélo contre la grille couleur vert anis. Cela va assez bien avec le gris clair des volets. Paule pousse la porte restée entrouverte. Elle est seule. Devançant leur regard interrogateur elle annonce : « *Il ne viendra pas. Il m'a dit de décider pour lui.* » Elle fait le tour de la table et les embrasse. Jean lui sert un café. « *Les autres ne sont pas encore là ?* » « *Non, répond Marie. Fanch et Pierre viennent ensemble. Ils sont à la pêche, ils ne devraient pas tarder.* »

« *Alors, comme cela on va vendre* », lâche Paule dans un soupir. « *Ce n'est pas fait, rien n'est décidé* », répond Hélène sans lever les yeux de la table. Le silence retombe. Seule l'écluse continue son interminable chanson.

Fanch, Pierre et Jacques arrivent ensemble. Ils sont à pied. Ils ont dû laisser la voiture un peu plus loin sur la berge. Jean se relève pour attraper la cafetière et offrir une nouvelle tournée. « *Il n'y aurait pas quelque chose de plus festif* », s'enquit Jacques. Hélène se lève et sort six verres et une bouteille de son calva « *arrangé* ». Celui avec des amandes grillées. Une « *tuerie* » comme dit Robin, son petit-fils. Ils trinquent.

Jean se racle la gorge. C'était lui qui hier avait trouvé la maison. C'est lui aujourd'hui qui a trouvé l'acheteur. A lui de se lancer. « *Bon, comme je vous l'ai dit, j'ai trouvé un acheteur. Il est d'accord pour mettre le prix fort. Mais il faut que tout le monde soit ok.* » Tout en parlant, il fait le tour de la table. Personne ne lui rend son regard. Au pied du mur, les souvenirs envahissent la pièce. Le bruit de l'écluse devient assourdissant. « *Et qui c'est ce type* », demande Fanch. « *Je ne sais pas trop*, répond Jean. *C'est un gars de Pontivy, qui s'est exilé à Paris et qui veut une maison au bord du canal pour ses vacances, je crois...* »

« *Bon pourquoi pas*, défend Paule, *si c'est un gars du coin.* » « *Du coin, du coin, comment t'y vas*, s'insurge Pierre. *C'est un Morbihannais pas un Finistérien quand même.* » Paule hoche la tête. « *Oui, mais c'est un gars du canal.* » Jean lève la tête et regarde Hélène. « *Et toi Hélène qu'est-ce que t'en penses ?* »

Hélène triture un bout de papier qu'elle vient de sortir de sa poche. Elle le déplie et le pousse vers Jean. Il lit et l'interroge du regard. « *C'est le prix de Vincent. Il veut la garder.* » Pierre fixe Hélène, manifestement surpris, mais il ne dit rien. « *Ton fils veut acheter ?* s'exclame Jacques. *Mais c'est parfait. Comme cela, elle reste dans la famille.* » Jean se racle à nouveau la gorge. « *Sauf que son prix n'est pas le même.* » « *Oui, mais nous on ne prend pas notre part* », défend Hélène. Le silence retombe.

« *Et si on votait tout simplement* », suggère Paule. Ils votent à bulletin secret. Quatre pour Vincent. Deux pour l'autre. Hélène ne peut cacher sa joie. Elle sort son portable. « *Je peux l'appeler ? Il attend notre réponse.* » « *Attends Marie. J'y mets une condition. Pour les grilles, c'était le tour de Soisig.* »

Hélène ouvre son téléphone.

« *Les grilles... en rose.* » ...

« *Non, ce n'est pas négociable !* »